

Julie Migot

**Le temps
d'un solstice
d'été**



Julie Migot

Le Temps d'un solstice d'été

Ou quand l'amitié vous pousse à enquêter sur la vérité

© Julie Migot, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-9677-6

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

1

Jeudi 3 juin.

Une demi-heure s'était écoulée. Une bonne grosse demi-heure.

— Oh bon sang ! Tu traînasses ma cocotte ! Faut te secouer là ! se dit Louise lorsqu'elle porta son regard sur l'horloge murale. Un objet qu'elle percevait à cet instant précis comme capable de la juger, ou encore de la punir.

Le tictac imperturbable de celle-ci était devenu pour elle un bruit de fond sourd et discret. Un bruit du quotidien, familier, régulier comme un métronome, auquel elle s'était étonnamment très vite habituée, alors qu'il l'avait exaspérée dans les premiers temps. Tout ça remontait à l'époque où elle avait été accrochée, à savoir peu de temps après leur installation ici, dans cette nouvelle maison, avec ses parents. Comme quoi, on pouvait s'accoutumer à tout. Et le bruit s'était transformé peu à peu en un détail parmi d'autres. Il la rassurait quand le silence s'installait.

L'accessoire était flambant neuf, une pièce unique venue de Suisse. Son histoire était des plus rocambolesques. Elle avait été laissée de côté pendant des mois entiers, suite au décès brutal de son richissime futur propriétaire. Ce dernier résidait dans les émirats arabes. Chute de cheval mortelle lors d'un match de polo. Un accident qui n'arrivait qu'à des individus de ce genre. Par chance, pour l'horloger, et ensuite pour Lucas le père de Louise, le magnat, prévoyant, avait versé les trois quarts du montant total avant de passer l'arme à gauche. Le but était de s'assurer que nul autre quidam n'ait de vues sur la perle rare, un objet de caprice supplémentaire qu'il allait s'offrir à l'occasion de ses cinquante ans. Un cadeau perdu dans une montagne d'autres qu'il se faisait sans cesse, faute d'avoir une femme à ses côtés pour s'en charger. Peut-être l'expression d'une compensation d'un manque d'amour, d'attentions, de partage de moments de rires complices, de conversations simples, de relations charnelles. Qui sait ? Car en effet, il n'avait été capable de garder aucune femme durablement. Une femme apte à supporter ses humeurs et exigences sans limites de milliardaire toujours en quête de posséder plus. En l'occurrence, dans son cas, le cliché correspondait en tous points à l'image qu'on pouvait avoir de cette catégorie de gens. Ses achats ressemblaient à un festival de tout ce qui existait de plus cher et de plus m'as-tu-vu. Des voitures de collection, des villas somptueuses et gigantesques, des vêtements sur mesure, des bouteilles de vins de garde millésimées. Trois mariages à son actif, car jamais deux sans trois. Et

chaque union s'était soldée par un divorce. Suite à ça, toutes les femmes déçues, mais néanmoins revanchardes, et loin d'être idiotes, avaient su partir avec la garantie de toucher des rentes très confortables jusqu'à la fin de leur vie. Elles avaient eu bien raison entre parenthèses. Pourquoi passer à côté de l'aubaine qui s'offrait à elles ? Et vu qu'il détenait une fortune colossale il s'aperçut à peine des sommes prélevées sur ses comptes bancaires.

Grâce à son professionnalisme et son sens aigu d'assurer la protection optimale de tout ce qu'il concevait pendant des centaines d'heures de labeur minutieux, l'horloger avait extrêmement bien stocké la pièce d'artisan d'art. Elle dormait dans le coffre d'une banque helvète, dont la localisation, et le nom avaient été tenus secrets. De sa femme à ses enfants, en passant par son meilleur ami, à qui il avait pourtant révélé de nombreux éléments intimes parfois compromettants de sa vie privée et professionnelle, personne n'avait jamais su ce qu'il avait créé. Tant qu'aucun acheteur n'avait versé la mise complète, c'était motus et bouche cousue. Une question de superstition à laquelle il n'avait jamais dérogé.

C'est en consultant un jour un site d'enchères de produits de luxe, une pratique à laquelle il avait été initié par une vague connaissance, que Lucas avait trouvé l'horloge. Il en était tombé raide dingue dans l'instant. Et ni une ni deux, il avait entrepris des négociations musclées pour l'acquérir avant d'autres envieux pleins aux as, des collectionneurs aucunement effrayés par le nombre de chiffres important des prix affichés. Quant à lui, il avait dû mettre de l'argent de côté, et constituer une sorte de cagnotte pendant de longues années, en prévision du jour où il dénicherait l'objet de ses rêves. Et c'est avec succès qu'il l'avait enfin acquis. Comme lui disait sa compagne :

— Dans la vie il y a ceux qui mettent de l'argent de côté pour leur retraite future, des gars prévoyants qui ne savent pas de quoi demain sera fait. Et il y a toi, Lucas, le mec plus attaché à posséder de belles choses. Le matérialiste dans toute sa splendeur qui me désespère parfois. Mais je t'aime comme tu es. Ça finira bien par te passer avec l'âge.

Une fois en sa possession, il avait été hors de question de reléguer l'horloge dans un coin sombre, humide et poussiéreux du garage, un espace où régnait un joyeux désordre. Le couple en avait honte, et malgré tout, ils repoussaient le moment de prendre leur

courage à deux mains pour s'atteler à son rangement histoire de faire de la

place et d'y voir plus clair. Procrastination quand tu nous tiens...

Il avait donc été urgent de l'exhiber au plus vite sur le mur qui saurait l'accueillir au mieux. La robustesse des accroches et la vérification de l'état du support avaient été des paramètres majeurs pour prendre la décision finale. Le dernier paramètre à respecter, et non des moindres, avait été la visibilité de l'objet garantie par la luminosité qui arrivait à l'endroit choisi pour profiter pleinement de son esthétique mêlant modernisme et originalité. Résultats positifs à l'issue des simagrées. Tout nouveau visiteur qui entrait dans la maison pour la première fois ne manquait pas de s'extasier devant l'objet. Mission accomplie pour le chef de famille qui montrait qu'il avait du goût, des moyens, et un sens des affaires à nul autre pareil.

Louise se surprenait alors à penser subrepticement qu'il était un peu le prolongement du milliardaire. Surtout pour ce qui était des traits de caractère. Pour le reste il lui manquait la fortune, la religion musulmane, et pour finir, les mariages malheureux à répétition. Donc tout compte fait, de nombreuses différences les séparaient. Et elle souriait de voir son père être fier comme Artaban. Car concrètement, il n'était question que d'un bien avant tout utile que lui percevait avant tout comme un trésor. Certes il valait mieux que le truc ne fasse pas tache dans le décor. Quant au reste, elle s'en foutait. Du bling bling, du superficiel qui n'aidait pas un seul individu dans l'univers à avoir un niveau de bien-être, d'équilibre et de bonheur.

C'était aujourd'hui son unique point de repère de l'heure quand elle était chez elle, et hors de sa chambre, car elle ne portait plus sa montre ces temps-ci. Il n'y avait a priori pas de raison donnée à ça. Enfin si, en fait. Le bracelet était en silicone rose fluo. Ça, encore, ça pouvait passer. Encore que ce fût un peu flashy et pas très assorti à tout. Mais l'ourson marron du fond d'écran avec son sourire niais et qui tenait un ballon multicolore, franchement, c'était le détail qui tuait. C'était genre fantaisie de gamine de CP. Plutôt mourir que mettre ce machin qui lui foutait trop la honte. De nos jours, les montres étaient avant tout un bracelet de mode et leur but premier était de donner du style. Et pour le coup, là, ça tombait à côté de ce que tout un chacun en attendait. De toute façon, l'an prochain, c'était décidé, elle regarderait l'heure sur un portable, comme le faisaient presque tous les adultes qui gravitaient autour d'elle. Par avance, elle savait pertinemment que ses parents avaient prévu l'achat. Elle n'aurait donc pas besoin de leur demander quoi que ce soit.

Louise ne voyait pas le temps passer. C'était un truc de ouf, comme elle

adorait le pérorer. Si ses grands-parents côté paternel entendaient ne serait-ce qu'une seule fois qu'elle osait s'exprimer ainsi, elle était convaincue qu'ils seraient outrés, vu qu'ils étaient un peu coincés dans leur genre. Surtout le papi. L'ex sous-préfet qui n'avait jamais trop accepté que son fils soit en couple avec Marie, une femme pas assez diplômée à ses yeux, pas assez bien née, pas assez... Et puis après tout...bip...Il se prenait pour qui ? Pour un prince, un roi dont la descendance ne devait pas se mélanger avec quelqu'un du peuple, une roturière comme disaient les nobles ? On était au vingt-et-unième siècle mon gars ! Fallait se mettre à la page ! Les magazines à scandales ou encore ceux qui s'intéressaient seulement aux têtes couronnées ne viendraient pas les photographier et faire un article sur leur famille ! Ou alors elle avait loupé un épisode de son histoire familiale...

Si elle ne se rendait pas compte de l'avancée du temps, il y avait une raison toute simple à ça. Elle était en fait totalement absorbée par la découverte de l'album d'un auteur émergeant, un monsieur dont elle n'avait jusqu'alors jamais entendu parler. En dépit de l'immense attention apparente portée au contenu de l'ouvrage et d'une attitude extérieure prêtant à croire que rien ni personne ne pourrait la déconcentrer, la jeune fille interrompit pourtant brutalement la lecture de la bande dessinée qu'elle tenait entre les mains et feuilletait avec la plus grande délicatesse. À croire qu'elle avait le joyau le plus cher et le plus rare du Monde en sa possession.

L'objet lui avait été prêté par son enseignante de CM2 juste après qu'elle avait parlé à tous les élèves, en début de matinée, du festival de la bande dessinée d'Angoulême. Elle leur avait expliqué qu'il s'agissait d'un évènement international, dont la renommée n'était plus à faire aujourd'hui. Il était fréquenté par un public très varié depuis de très longues années maintenant. Question tarif, vu qu'ils avaient entre dix et douze ans, c'était très abordable d'y passer une journée. Elle insista bien sur le fait qu'ils résidaient à moins d'une heure de la préfecture charentaise. Il était donc dommage de ne pas aller voir à quoi ça ressemblait, au détour d'une virée shopping. Ils joindraient ainsi l'utile à l'agréable, ou plutôt la culture au divertissement sans réelle portée. Elle se garda bien de prononcer tout haut les dernières considérations de peur de vexer les plus susceptibles.

Leur prof, jeune et pleine d'entrain, était encore animée par la passion pour sa profession. Un atout à souligner à une période où ses semblables étaient nombreux à avoir jeté l'éponge un peu partout en France. Ils avaient atteint leurs

limites et s'étaient un jour effondrés car l'épuisement professionnel les avait détruits à petit feu.

Pour sa part, dotée d'un tempérament fort, et pour le moment inébranlable en apparence, rien ne semblait être assez puissant pour l'arrêter dans son élan et mettre à mal ses idéaux. C'est ainsi qu'elle était toujours à l'affût de l'ensemble des événements culturels ou sportifs confondus ayant lieu non loin du village, ou partout ailleurs. Elle s'évertuait chaque jour à insuffler à ces futurs adultes l'envie de découvrir des choses nouvelles pour s'ouvrir au Monde et dénicher des activités qui pourraient devenir leurs centres d'intérêt. Elle les poussait vaille que vaille à sortir de l'univers du numérique, de leurs tablettes et téléphones portables, pour qu'ils soient conscients qu'en dehors de ça, il existait une autre vie, La vie, réelle et palpable à côté de laquelle il fallait qu'ils se rendent compte qu'ils passaient sans même s'en apercevoir.

À seulement trente ans, elle avait pleinement conscience des rapports toxiques et addictifs que ces gamins entretenaient trop précocement avec ces outils modernes et elle luttait d'arrache-pied pour qu'ils apprennent à se construire aussi sans eux.

Elle ne faisait pourtant pas exception à la règle. En effet, elle se retrouvait bien souvent scotchée à son satané portable, noyée au milieu des SMS, MMS, mails, messages, photos et diverses parutions venues des réseaux sociaux. Mais elle « se soignait », disait-elle à sa famille et à ses amis.

— Je n'ai jamais fumé de tabac, jamais de pétard, jamais sombré dans l'alcoolisme, l'addiction aux jeux d'argent, au sucre ou celle au sexe, et j'en passe et des meilleures. Alors je vais tout faire pour maintenant me désintoxiquer. Car oui je suis une victime aujourd'hui de cette drogue qu'est pour moi ce petit appareil de merde que la société a créé pour soi-disant nous libérer. Vilain mensonge ! L'outil, à l'origine destiné à simplifier les contacts si on était hors de chez soi, s'est transformé en un objet démoniaque. Et bien peu de personnes ont échappé à son emprise pernicieuse. Donc les gosses, il faut à tout prix les préserver ! Sinon ils vont droit dans le mur.

Pour en revenir à Louise, elle avait lu une bonne moitié du comics. Elle n'avait pas omis de s'attarder sur tout le contenu. Elle aimait bien ce qu'elle venait de parcourir des yeux. Il y avait mieux à son goût. Enfin mieux n'était peut-être pas le terme le plus approprié. C'était simplement son opinion personnelle. Un jugement que d'autres n'auraient peut-être pas. Les bandes

dessinées n'étaient tout simplement pas franchement sa tasse de thé, et ce depuis qu'elle traînait dans les bibliothèques, médiathèques, ludothèques ou librairies indépendantes ou franchisées de Périgueux et sa banlieue proche, pour l'essentiel. Ce n'était pourtant pas faute d'avoir essayé d'en lire, des plus modernes aux plus classiques. Durant une très courte période, et pour imiter ceux qui se ruaient dans les ludothèques et dans l'espace dédié à ce genre littéraire, elle s'était plusieurs fois hasardée à s'installer confortablement dans des fauteuils prévus à cet effet pour les lecteurs de passage venus dévorer ces albums. Une fois assise, et bien calée contre un dossier pas forcément si accueillant que ça pour les personnes peu « rembourrées » comme elle, et après avoir sélectionné en premier lieu au moins un album dont elle avait entendu parler avec enthousiasme dans la cour de récréation, elle s'était jetée à l'eau pour enfin se rendre compte des raisons qui motivaient tant d'effervescence de la part des jeunes de son âge. L'essai n'avait pas été concluant. Elle avait été déçue. Conclusion pour elle : un bon vieux roman, pas d'images, et l'imagination faisait le reste. Si tant est qu'on en ait un peu. Et pour ce qui était de lire sur écrans, tablettes, liseuses, même si ça avait le vent en poupe, elle n'aimait pas cette approche des livres. Ça incitait une fois de plus à faire usage du numérique dont leur enseignante veillait à les préserver. Elle était uneoureuse irréductible du contact tactile avec le papier, de l'approche olfactive subtile qui mêlait à la fois les senteurs de l'encre et celles des pages. Des odeurs qui pouvaient être surprenantes, envoûtantes, parfois inquiétantes. Elles ouvraient toujours grand la porte de l'esprit créatif de Louise qui partait alors dans de multiples univers oniriques qu'elle gardait secrets.

Elle devait reconnaître cependant que chaque dessin avait été réalisé avec une immense dextérité. Elle les trouvait à la fois hyper réalistes et d'une extrême précision. L'artiste était très brillant car il cumulait deux talents qu'il mariait ici, le graphisme et la rédaction des textes. Le génie penchait pourtant davantage du côté des dessins car le reste pouvait encore gagner en précision et peaufinages.

Retour à la réalité. Mais bon sang quel jour de la semaine était-ce au juste ? Quelle était la date ? Elle secoua la tête vigoureusement, comme un chien qui s'ébrouait, convaincue que cet exercice stupide pouvait aider à remettre les idées en place.

Ces jours derniers, Louise se sentait complètement paumée, à l'ouest comme elle disait souvent, singeant sa mère qui répétait à tout bout de champ cette expression familière.

Mais qu'est-ce que ça voulait dire au juste, être à l'ouest ? De quoi ou de qui venait cette expression ? Pourquoi dire ça quand on se situait géographiquement très précisément sur ce point cardinal de la boussole, si on considérait qu'on était en France métropolitaine ? Et puis il y avait toujours des individus qui vivaient plus à l'Ouest que nous si on tenait compte de la population mondiale et du fait que la Terre était ronde... Il allait falloir qu'elle se penche un de ces quatre plus sérieusement sur une recherche approfondie à ce sujet.

Son objectif : ne pas en rester là sans savoir, comprendre tout ce qu'elle disait, entendait, écrivait et lisait quand elle faisait usage de sa langue maternelle. Pour elle, ça coulait de source de connaître les raisons pour lesquelles on employait des expressions toutes faites car elles avaient sûrement une origine bien précise. Rien de ce qui se disait ou s'écrivait dans une langue ou un dialecte ne tombait du ciel quand même, si ? Quelqu'un avait forcément un jour décidé qu'il était de bon ton d'employer telle ou telle expression ou un terme précis pour évoquer quelque chose. Et par la suite, les mots allant de bouche à oreille, des intellectuels de la langue française avaient pris la décision de faire entrer ceux-ci dans les dictionnaires. Fin des hypothèses qui traversaient la tête de Louise. Point. À la ligne.

Donc repères temporels niveau zéro, ou presque, si on ne tenait pas compte du fait qu'elle savait encore déterminer quels étaient le mois, juin, et la saison, le printemps. À croire qu'elle développait une forme de démence juvénile précoce et rare, ou une brutale amnésie due à un déficit de stimulations intellectuelles d'ordre scolaire. Au choix.

Il fallait dire aussi que le train-train quotidien se voyait franchement chamboulé par cette foutue pandémie due à une saloperie venue d'on ne savait où. Covid par ci, Covid par là... Rares étaient les conversations, les journaux télévisés, les unes de quotidiens qui ne parlaient pas au moins une fois de ça. Tous se gargarisaient avec ce nouveau mot comme si c'était le nouveau truc à la mode. Quelle société bizarre ! Pour elle qui lisait sans cesse toutes sortes de recueils, romans ou articles de presse, il était possible de prendre du recul pour se poser et réfléchir. Quand les hommes étaient-ils devenus fous ? La faute du réchauffement climatique ? Celle d'Internet et des réseaux sociaux ? Celle encore de l'éducation des uns et des autres ? Elle n'en savait rien. C'était le travail des sociologues tout ça, et ils avaient et auraient toujours du pain sur la planche pour tenter de comprendre quand est-ce que ça avait merdé, comme on entendait souvent dire certains au café du commerce. Ce dernier endroit où se côtoyaient